

hélène
waysbord

l'amour sans visage
suivi de
les lettres du père

HÉLÈNE WAYSBORD

L'AMOUR SANS VISAGE

suivi de

LES LETTRES DU PÈRE

« *L'Amour sans visage* est un récit autobiographique dont la structure est un peu comme celle d'un manège où tout tourbillonne. L'impulsion initiale est donnée par un événement dramatique et inefaçable : à la sortie de l'école, un jour d'octobre 1942, c'est une autre main que celles de ses parents (« partis en voyage », lui dira-t-on) qui se saisit de celle d'une petite fille, et pour elle aussitôt, elle le comprend, tout bascule.

« Sauvée elle passera la guerre dans un village de l'Ouest, où ceux qui l'ont recueillie tiennent un café. Cette plongée dans la campagne de la France occupée, et ce qui lui fera suite, dans la prime jeunesse comme à l'âge adulte, tout repose sur un puits de silence – celui où ses parents ont disparu : le mouvement de ce livre est justement d'aller puiser à cette eau, de remonter de l'oubli vers la mémoire. »

Jean-Christophe Bailly

L'AMOUR
SANS VISAGE
suivi de
LES LETTRES DU PÈRE

Hélène Waysbord est née à Argenteuil de parents militants communistes juifs originaires de Kojenice, en Pologne. Arrêtés successivement en 1942 et 1943, ils ont été déportés vers Beaune-la-Rolande, Drancy, puis Auschwitz. Hélène Waysbord est quant à elle recueillie par un artisan et sa femme dans un village de la Mayenne. À leurs côtés, elle a grandi dans l'anonymat, élevée comme une petite catholique.

Plus tard, elle a fait des études de Lettres classiques, obtenu l'agrégation et enseigné. En 1969, elle a rencontré François Mitterrand, avec qui elle s'est très vite liée d'amitié. Elle a alors concentré sa carrière autour de l'éducation et de la culture. Conseiller à l'Élysée pour les grands projets dont La Villette, le Grand Louvre, le musée d'Orsay, et l'Opéra Bastille, elle a aussi assuré le secrétariat des Universités nouvelles d'Île-de-France entre 1990 et 1992 (Versailles, Cergy-Pontoise, Marne-la-Vallée,) dans le cadre du plan Université 2000. Elle préside aujourd'hui l'association de la Maison d'Izieu.

L'Amour sans visage est son premier ouvrage de fiction.

HÉLÈNE WAYSBORD

L'AMOUR
SANS VISAGE

suivi de

LES LETTRES
DU PÈRE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

© Christian Bourgois éditeur, 2013
ISBN 978-2-267-02500-2

Extrait de la publication

Avant-propos

L'Amour sans visage est un récit autobiographique dont la structure est un peu comme celle d'un manège où tout tourbillonne. L'impulsion initiale est donnée par un événement dramatique et ineffaçable : à la sortie de l'école, un jour d'octobre 1942, c'est une autre main que celles de ses parents (« partis en voyage », lui dira-t-on) qui se saisit de celle d'une petite fille, et pour elle aussitôt, elle le comprend, tout bascule.

Sauvée elle passera la guerre dans un village de l'Ouest, où ceux qui l'ont recueillie tiennent un café. Cette plongée dans la campagne de la France occupée, et ce qui lui fera suite, dans la prime jeunesse comme à l'âge adulte, tout repose sur un puits de silence – celui où ses parents ont disparu : le mouvement de ce livre est justement d'aller puiser à cette eau, de remonter de l'oubli vers la mémoire. Les lettres laissées par le père depuis les camps de transit (Beaunela-Rolande, Drancy), qui ne seront ouvertes qu'à la majorité de l'enfant, si elles fonctionnent comme une preuve, sont en même temps des repères trop fragiles pour faire revenir les visages.

Ce sont elles pourtant qui ouvrent la quête sous-jacente à ce livre : retrouver, retrouver les traces de ceux

par qui l'on est venu au monde et qui, eux, en ont disparu à jamais. Les souvenirs les plus lointains, ceux d'une petite fille juive d'Argenteuil, et ceux de voyages faits très longtemps après jusque dans le là-bas englouti des camps, puis toute la vie, toute une vie livrée en éclats, voilà ce que brasse ce livre, selon une écriture qui ne se relâche jamais et qui reste fidèle à la douleur qui la porte.

Les Lettres du père sont publiées à la suite du récit, certainement pas comme une annexe mais comme ce qui l'a ouvert et rendu possible, après qu'il eut été pendant des années tout simplement impossible à écrire. Or c'est cette impossibilité qui ici se dénoue : inutile de le dire, ce livre est tout entier bouleversant.

Jean-Christophe Bailly

Introduction

Dans ce volume, deux textes en regard : le « roman de l'orpheline » ou *L'Amour sans visage*, et *Les Lettres du père*. L'enfant, privée dans l'instant de père, de mère et davantage encore, fut contrainte de s'inventer un monde hors du temps. Le père, prisonnier à Beaune-la-Rolande, écrit et envoie des lettres clandestines entre novembre 1942 et février 1943, date du départ à Drancy. C'est l'année terrible. Pour un Juif, apatride et communiste, aucune chance de s'en sortir.

La fiction enfantine et le réel se répandent étrangement.

Pour l'enfant d'octobre 1942, la substitution d'une vie à la sienne s'effectue dans l'instant à la sortie de l'école maternelle. Elle n'a pas six ans et l'étoile ne lui est pas encore imposée. La mémoire vacille à cet âge, enregistre les traces des émotions les plus fortes, joie ou terreur. Deux images, fragments de scène, fixent l'arrachement : l'absence du père à la sortie de l'école et les mots prononcés par la femme étrangère venue la chercher, *parents partis en voyage*. Nuit et silence. Finie l'enfant entrée là quelques heures avant. Disparition. Aucun souvenir du tunnel traversé pour arri-

ver à l'autre scène, le départ à la gare Montparnasse. Une main l'entraîne vers l'autre vie, une enfance campagnarde dans un café villageois. Allées et venues, conversations recouvrent la souffrance et le mutisme. Rien jamais ne sera dit du drame. Les parents continuent le voyage...

Pour bien grandir, en fidélité ou en révolte à ses origines, le roman familial accompagne chaque vie, les premiers mots, les tentatives de marche, les saillies notées par la famille. Dans mon cas, rien. Je fus d'un coup un être de confection, tel que voulu par les autres, obligée de constituer en secret mon roman familial, le roman du père, sur quelques empreintes, des étirements, le désir de possession, les blessures. Ce fut la première écriture pour donner au père son visage. Confrontée à l'inexprimable, la mémoire sans souvenirs à l'aide de l'écriture va puiser profond dans le langage premier des sensations. Comment faire parler le corps profond, les viscères? Les strates du temps se mêlent et le vécu présent invente un retour au passé oblitéré à jamais. La remémoration condense en un éclair une émotion de l'adulte et un tremblement de l'enfant d'autrefois, pour faire revenir le père adoré.

Dans un curieux échange, la fiction libère, elle permet de s'avancer jusqu'à ce qui ne fut jamais osé, osé pleinement, prendre le dossier interdit des lettres cachées et redoutées, l'ouvrir et lire.

Après la rédaction du roman l'évidence s'imposa. Comment ne pas l'avoir fait avant? Dans cette récréation du parcours de mémoire sans souvenirs,

je voulais donner existence à mes parents, un couple rayonnant, de jeunesse et de beauté, coupé dans la fleur de l'âge. Je poursuivais une ombre, mon père, son visage. Et pourtant l'évidence était là, je tenais entre mes mains depuis si longtemps le moyen de le faire revivre.

Miracle du temps, soixante-dix ans après j'ai lu. Lu comme l'enfant qui reçoit le message, et aussi, quand j'ai saisi les lettres à l'ordinateur, comme le père qui les écrit, adhérant à lui, à sa souffrance, à tout son amour.

Ses mots sont là, ils m'attendent. Tout le savoir cultivé pendant une vie pour interpréter les textes majeurs dans ma vie d'enseignante me conduit là, aux mots du père, retrempés de force dans l'extrême malheur, et la mort qui approche. Ses lèvres remuent, les mots en sortent jusque-là jamais entendus. Attentive enfin au legs majeur qui fonde ma vie. Pas un roman familial mais un témoignage dans l'histoire. Mon écoute les découvre dans un acte de piété familiale et d'attention qui selon Kafka était la forme moderne de la prière.

L'attention au réel en effet en recèle la force inépuisable, un monde s'ébranle dans les mots.

L'Amour sans visage et *Les Lettres du père* sont comme les pans coupés d'un unique miroir, malaisé à déplier pour voir au revers de ce que l'on voit. Derrière la poursuite fantasmatique, une figure forte et vraie. Une, puisque hélas la mère a disparu sans traces.

On suit dans ce volume le long chemin pour parvenir à mettre en reflet les deux images, mythique et réelle. L'écriture et la vie se fécondent, sans aucune

INTRODUCTION

priorité donnée à l'une ou à l'autre, ni de temps ni de cause. Le rêve révèle autant la réalité qu'il s'inscrit à sa suite. De l'un à l'autre une liberté se déploie et se fonde.

Hélène Waysbord

L'amour sans visage

Aurion

Descendre à la cave. Il le fallait.

L'enfant n'avait aucun moyen de s'y soustraire. Un escalier de bois, plutôt du genre escabeau, y conduisait, situé dans l'angle obscur du recoin où le bras noir du téléphone s'accrochait à son coffret luisant.

Comme une chose anodine, une tâche de rien du tout, l'ordre venait :

— Va chercher une bouteille à la cave.

L'enfant cherchait son souffle pour s'élancer et bien enchaîner : ouvrir la porte du gouffre noir, la bougie à la main, frapper plusieurs fois bien fort la première marche du pied droit, le plus déterminé. La semelle de la galoche faisait merveille et déclenchait du fond de la caverne un galop énorme, énorme, puis décroissant dans les profondeurs de la nuit.

Combien étaient-ils ?

À l'instant où le bruit s'éteignait, il fallait bondir dans l'odeur des barriques avinées pour extraire de sa

cavité, sans la briser dans l'emportement, une bouteille couchée; remonter quatre à quatre à la lueur vacillante de la flamme vers la bouche éclairée. Chandelier, bouteille et talon tourné, que de risques à maîtriser jusqu'à la remontée en un clin d'œil, pour ne pas être frôlée de la bête immonde.

Les rats des profondeurs, elle ne les vit jamais. Sauf une fois l'un d'eux, au grand jour, fuyant dans le caniveau de la cour arrière, entre les casiers, les hérissons à bouteille et la chaudière à bouillir le linge, depuis longtemps désaffectée.

Gros, pelage luisant.

De quoi vivaient-ils, en dessous? Sur le sol de terre battue, rien à glaner sauf l'odeur acide des tonneaux. Le garde-manger était bien protégé.

Ivres et gras dans leurs chevauchées fantastiques.

J'en serais morte s'ils m'avaient touchée... Mais il n'y avait pas le choix. Seulement l'obligation de faire face – à la nuit, à la terreur, à la solitude. Avec des ingrédients bricolés, un enchaînement réglé à la seconde de gestes, de silences et de bruits. Une danse de mort dont l'enfant devait se tirer. Épreuves à répétition. Habileté sans habitude.

Elle était seule, sans poitrine où s'appuyer. Seule dans la cave. Très vite exercée à la performance, vigilante à tout, au moindre indice, devant trouver en elle au-dedans la densité de la pierre pour s'opposer. Se faire granit.

Il le faut. Rien n'entame la résolution. Aller au but par le chemin le plus efficace, de la vitesse la plus vite, et revenir avec la bouteille.

Pourrais-je aujourd'hui, à nouveau, m'ensevelir dans la réserve d'élixir et de nuit? Sur la tête, une pierre fermée, loin de tout, de la vie étrange, étrangère qu'ont fabriquée tant d'années, pour descendre là, vers l'origine, ce cataclysme journalier, marque de la dés-hérence. Revenir dans la galopade démente, sans nom, sans visage, pour y convoquer à nouveau ma terreur et ma volonté et tailler à même le cauchemar, la matière fuyante du songe.

*

Comme l'ombre de la cave, le rêve de l'enfant était de nuit. Un même rêve revint la hanter dans la chambre étroite à la couette, à Aurion.

Écho, je l'ai compris depuis, des nuits d'alerte à Argenteuil, quand éveillé par la sirène, on devait bondir du lit jusqu'à l'abri de l'immeuble voisin. La topographie si particulière du lieu d'autrefois distribuait l'appartement en deux tronçons. En haut, la chambre pour le repos, en bas, de l'autre côté d'une cour commune, la cuisine et la boutique. Pour aller de la chambre à l'escalier commun qui menait à

l'abri, il fallait traverser un balcon à ciel ouvert. Arrachée au sommeil, l'enfant contemplait un instant – qui s'étire, il est infini dans le sillage laissé dans la pensée – les trajets lumineux des fusées sur le ciel noir. En serrée dans la poitrine du père, emportée dans sa course. Émerveillement sans peur. Le rapt de la nuit la ravit. Le danger est un jeu merveilleux à sauve-qui-peut.

À Aurion, le rêve qui s'inscrivait sur la page nocturne du ciel était aimanté de terreur tel un revenant, à maintes reprises, redouté, reconnu au premier signe de son approche. Comme maniés par une main invisible, des crayonnages colorés se déployaient sur le fond de la nuit. En traits discontinus, des pointillés se reliaient peu à peu pour faire apparaître une forme, comme dans les énigmes enfantines où il convient de chercher la figure dissimulée. Au miroir de la nuit, un visage va émerger. Qui? Lui?... L'Homme en majesté... le Père... le Dieu... l'Apocalypse? Révélation interdite, arabesques de malédiction, l'achèvement du dessin va tuer.

L'enfant s'éveillait en sursaut dans la terreur d'avoir, une fois de plus, échappé. Sans comprendre que l'autre enfant lui parlait encore, lui faisait signe, de l'autre côté de la vie.

Comme si dans le cahier d'écriture du rêve la perte pouvait s'imager sans se dire.

Sur le village, le ciel est blanc. Ciel pâle de verre gelé.

Passé Noël et le Nouvel An, l'enfant fut inscrite à l'école publique, située à l'autre extrémité du village ; aux confins indécis près de l'hospice de vieillards et aussi des jardins ouvriers. L'habitat s'y dispersait, égrené parmi les terrains vagues avant la campagne.

Dehors, dedans, le froid règne sur toute existence. Les chiens grelottent. On se réchauffe à voir fumer les cheminées. Au petit matin, le village glacé, silencieux, engourdi sur lui-même, semble le jouet d'un enchantement.

Tous les hivers de la guerre se confondent en un unique trajet de gel et de sel, aller-retour deux fois par jour, de la gare jusqu'à l'école.

Sortir du sommeil emplumé sous la couette, se glisser dans les vêtements glacés. Pour la toilette, dans la cour la pompe, devenue asthmatique, émet un râle d'épuisement. L'eau du seau est emprisonnée sous la glace. À la briser, on risquerait d'y laisser le doigt, comme Ysengrin y perdit sa queue.

Rue de la Paix, puis de la Ferrière, les flaques claquent sous les galoches. Chaque matin, un pays neuf, comme purifié, stérile sous sa gaze blanche. Le froid enlumine les ornières et les caniveaux des ornements du gel, écume pétrifiée. Hiver acéré, l'air est empli de lames, les yeux, brûlés de sel vif. Sûr, le nez va tomber dans le cristal gelé du ciel et de l'air. Doigts

roidis, lèvres gercées et pieds gelés. Pauvres pieds gourds d'engelures ! Et pourtant il fallait marcher.

À mi-chemin l'église, sur la place du Marché, marquait une pause, un réconfort. Dans le sens de l'aller du moins ne restait plus qu'à dévaler la rue des Prés ; l'école était proche.

Le rideau de la nuit s'écartait sur la masse sombre de l'église. On disait « la basilique ». C'était sa dénomination villageoise, pas « l'abbatiale » comme dans les livres où elle est ainsi désignée, en raison de l'importance à l'origine des premiers abbés, seigneurs guerriers et bâtisseurs, dans la confusion du bas Moyen Âge, après l'horreur des invasions germaniques. Ces abbés furent dès la fondation dotés de privilèges aristocratiques : lever la dîme, exercer les droits de haute, basse et moyenne justice.

À l'une des extrémités de la place, là où l'église se raccorde aux bâtiments conventuels plus tardifs, la construction gardait dans sa part romane une allure de château fort avec sa tour massive surmontée d'un donjon, plutôt que clocher, qui signalait au loin l'approche du village.

Dans le pays, qu'ils fussent abbés ou pas, les aristocrates suscitaient souvent la risée. La campagne environnante comptait autant de châteaux que d'étangs ; des familles dont l'origine remontait aux Croisades, marquis et comtes de vieille souche, le plus souvent désargentés, dont l'héritage était un fardeau. Ponts-levis rouillés, donjons branlants et filles à marier.